

۱ ایلول ۱۹۰۴

نومرو : ۱

هر لسانده هر نوع آثار علمیه و ادبیّه
و اجتماعیه متشکراً قبول و درج
اولونور

آدرس : ADRESSE

IDJTIHAD

Roseaie, 2, Genève.

تلفون نومروسى : ۴۷۳۲

نسخه سى (۱) فرانقدر .

برنجى سنه

سنه لك آبونه بدلى هرير ايچون (۱۲) فرانقدر

ژاپون ايمپريال كاغدى اوزهرينه
مطبوعتك سنه لك آبونه سى
(۵۰) فوانقدر .

ایجتیهاد

آیده بردفته نشر اولونور ، سربست ، مجموعه عثمانیه واسلامیه در

une grande partie des usages des palais byzantins et persans. Nous en parlerons amplement ailleurs.

On ne trouvera pas dans le Coran un seul verset qui méprise la femme. Tandis que voici comment la traite l'Eglise chrétienne :

« Souveraine peste que la femme; dard aigu du démon! Par la femme le diable a triomphé d'Adam et lui a fait perdre le paradis. »

St-Jean Chrysostôme.

« La femme est une méchante bourrique, un affreux ténia qui a son siège dans le cœur de l'homme; fille du mensonge, sentinelle avancée de l'enfer qui a chassé Adam du Paradis! »

St-Jean de Dames.

« La femme est la cause du mal, l'auteur du péché, la pierre du tombeau, la porte de l'enfer, la fatalité de nos misères. »

St-Jean Chrysologue.

Loin de nous l'idée de rendre par ces citations le mal pour le mal et de commettre une inqualifiable injustice envers les dogmes et le monde chrétiens. Seulement nous avons voulu signaler comment on peut, avec un peu de mauvaise volonté défigurer la vérité ainsi que l'ont fait et continuent à le faire les adversaires de l'Islam; d'autre part inutile de faire remarquer que nul principe juridique ou moral n'est incorruptible dans son application ainsi chaque nouveau peuple acquis à une religion, introduit avec lui dans sa nouvelle croyance une partie de ses anciennes traditions; c'est pourquoi la même religion se présente avec certaines modifications selon les traditions du peuple qui l'a adoptée. Il va, par conséquent, de l'intégrité intellectuelle de ceux qui traitent ces questions religio-sociales, d'indiquer dans leurs études critiques des principes ces sortes de transformations, de corruptions ainsi que les causes dont elles sont conséquences naturelles.

Combien il était injuste, autrefois, d'attribuer l'esclavage à l'Islam. Il n'est pas moins injuste d'en parler aujourd'hui en passant sous silence ses conditions dans la religion mahométane, et nous sommes heureux en terminant de rendre justice aux savants modernes pour leurs recherches consciencieuses et impartiales.

Nous espérons que par leurs travaux, ils finiront

par supprimer ces dissentiments religieux qui ont fait considérer l'Islam comme un ennemi barbare et irréconciliable.

De notre côté nous envisageons comme un devoir des plus agréables de faire connaître et aimer à nos coreligionnaires ou compatriotes toutes les vertus de la civilisation moderne.

D^r A. DJEVDET.



LA VENGEANCE DORÉE

Nouvelle traduite du turc par son auteur.

Ce qu'on va lire n'est pas une œuvre d'imagination, mais bien l'histoire véridique, d'une orpheline nommée Fêdo.

Son père était mort dans un précipice où il avait été conduit par une biche qu'il chassait et qu'il voulait avoir vivante pour l'apporter à sa fille unique, alors âgée de quatre ans.

Environ deux ans après, sa mère mourait, à la suite d'une morsure d'un chien enragé, dans des circonstances atroces. On fut obligé de la ficeler dans une camisole de force, pour l'empêcher de mordre et de déchirer à coups de dents sa chère enfant que, naguère, elle embrassait tremblante de crainte de la tourmenter.

Avant d'aller plus loin, je tiens à faire en deux mots le portrait de notre héroïne.

Ce qui attirait surtout dans l'ensemble de sa physionomie, c'étaient d'admirables yeux noirs, très grands, et ombragés de longs cils se courbant en forme de « Kandjer¹. » Ceux qui regardaient dans ces yeux, armés pour ainsi dire, sentaient dans leur cœur un trouble étrangement agréable qui n'étaient autre qu'un hommage inconscient, offert à la future beauté.

Le nez grec surmontait une bouche aux lèvres d'un rouge de grenade. Quand, parfois, un rare sourire les entr'ouvrant, on apercevait deux rangées de perles éclatantes de blancheur. Toute l'expression de sa physionomie n'était qu'un sourire perpétuellement agonisant; une grâce ingénue y pleurait, et ces pleurs à peine visibles semblaient ondoyer sur le teint brun

¹ Poignard turc courbé, presque en forme de croissant.

de son visage encadré de longs cheveux châains. Sa taille était un peu élancée pour son âge et sa voix était douce et tremblante. Tout était en parfaite harmonie dans cet être en qui fleurissait une vive et triste intelligence.

Fédo, devenue orpheline, n'avait alors que cinq ou six ans et restait seule au monde sans autres parents, sans soutien d'aucune sorte. Elle n'avait qu'à s'adresser à la charité des hommes pour ne pas mourir de faim : elle mendiait.

Mais, il était dit qu'elle ne devait pas rester longtemps dans cette malheureuse situation ; M. Omer, riche officier retraité du pays, rencontra par hasard dans une promenade la petite mendicante. Impressionné par sa misérable apparence, il l'aborda et lui demanda : « Dis-moi, petite, où sont donc ton père et ta mère ? » A cette question, la pauvrete ouvrit de grands yeux étonnés et s'écria : « Mon père et ma mère ?... (là, elle s'arrêta un moment comme pour rassembler ses souvenirs puis continua : papa et maman sont partis depuis longtemps pour je ne sais où ; ils m'ont laissé toute seule sans m'avoir rien dit. Je n'ai rien à manger, c'est pourquoi je demande dix paras (un sou). »

Ces paroles franchement prononcées, augmentèrent la compassion de M. Omer qui, très ému, continua : « Veux-tu venir chez moi ; je te ferai bien soigner. Tu joueras avec mes petits-enfants et tu les accompagneras à l'école ; j'ai une petite fille de ton âge et un petit garçon plus jeune ; et puis, si tu veux, tu aideras les servantes ? »

Après un long soupir, Fédo répondit : « Je ne demande pas mieux, Monsieur ; mais, vous voulez plaisanter peut-être, car je ne crois pas avoir cette bonne chance d'être protégée par un seigneur comme vous. »

— « Ne jase pas tant et suis-moi ! » répliqua M. Omer brièvement ; et il se dirigea vers sa maison en compagnie de sa petite va-nu-pied dont les yeux distraits furetaient de ci, de là ?

Une fois devant son « Konack » (maison de seigneur) M. Omer sonna ; aussitôt la porte s'ouvrit toute grande laissant voir une vaste cour de marbre au milieu de laquelle s'élevait un splendide jet d'eau.

M. Omer entra, se croyant suivi de Fédo ; mais l'enfant consternée restait sur le seuil, indécise, hésitant à le franchir. D'un ton confiant, le vieil officier la rassura, et tous deux montèrent l'escalier situé au fond de la cour.

Au premier étage, Muhammed (petit-fils) et Béhié (petite-fille) se précipitèrent à la rencontre de leur grand-père, lui demandant ce qu'il leur avait apporté du marché ; ce à quoi le bon officier répondit d'un ton joyeux : « Ce que je vous ai apporté?... Eh bien ! c'est une poupée vivante, grande comme vous. Vous pourrez jouer avec elle à condition que vous ne lui fassiez point de mal. Puis, montrant la petite Fédo :

Béhié, en l'apercevant s'écria : — Tiens la petite mendicante ! » tandis que Muhammed disait à son tour : « Pauvre enfant ! » Attirée par ces cris la jeune mère de deux enfants apparut et, à la vue de Fédo, elle retint brusquement son haleine, puis, après un instant, poussa un profond soupir : elle avait oublié de respirer.

La grand-mère, qui traversait le corridor en égrenant un long chapelet, ne s'intéressa en aucune façon au touchant tableau que représentait la malheureuse orpheline ; et, en entrant dans sa chambre, elle grommela : « Qui est cette petite gueuse ? Allons ! enfants, à l'étude ! Vos maîtres peuvent venir à chaque instant !

Béhié et Muhammed se turent et se retirèrent en fixant Fédo qui tremblait dans ses haillons, M. Omer dit alors à sa belle-fille : « Prends soin de cette pauvre enfant ! Je sais que tu aimes la bienfaisance. Fais-lui prendre un bain d'abord et donne-lui tout le nécessaire en te servant de la garde-robe un peu usée de Béhié. Elle étudiera avec nos enfants et, si elle peut, vous aidera au ménage. »

— Très volontiers, mon père ! Je ne sais pourquoi, mais quand je vois un enfant orphelin, mon cœur saigne et une voix fatalement vague me dit : Saigne ! Aie pitié de cet orphelin ! Bientôt, les tiens aussi... »

La pauvre mère n'acheva pas.

Quoique vivement ému par ce lugubre pressentiment, M. Omer répondit à sa belle-fille par un sourire qu'il s'efforça de rendre moqueur. « Ma fille, ajouta-t-il, tu as quelquefois des idées vraiment folles ; d'où vient cet étrange sentiment ? — D'ailleurs, qui vivra éternellement ? — Suis mon principe : Fais du bien ! Remplis tes devoirs envers Dieu et envers les hommes. Résigne-toi par avance aux choses futures ! J'espère que tu n'est pas atteinte de cette « Vertu » que notre jeune philosophe, ton mari, appelle *La libre Pensée* et prêche avec ardeur ! Je suis sûr que mon enfant est moins heureux qu'autrefois ; tous ses

mouvements, tous ses écrits sont empreints d'un amer désespoir. Vous savez que sa thèse de *Libre pensée* comprend d'autres complications non moins reprochables. Il y a quelques jours, j'ai trouvé le brouillon d'une poésie qu'il a faite. (Et, de son portefeuille, l'aïeul sort la page qu'il tend à sa belle-fille.) — Tiens, lis et juge! Lis à haute voix; je désire encore entendre ce cri de souffrance et de désespoir de mon cher fou. — Sa belle-fille lit :

Vous, que brûle la soif de justice,
Vous ne serez pas désaltérés,
Et vous mourrez tous, cœurs ulcérés,
Entre l'agresseur et le complice.

Avez-vous nos espoirs, ô tombeaux !
Oh! je n'ai plus cette âme naïve :
Notre mort sera définitive,
Et viendront nous juger, les corbeaux.

O cœurs implacables et dolents,
Devant la douleur universelle,
Que votre sang bondisse et ruiselle
En torrents, et noie les insolents !

— Eh bien! n'ai-je pas raison? Ce qu'on appelle *La libre pensée* n'est, à mon avis, que la libre désespérance, ou, mieux encore, la libre folie. Supposons que ces libres penseurs aient raison et qu'il n'y ait ni récompense ni châtement futurs, Ne ressentons-nous pas une joie sublime lorsque nous sommes auteurs de quelque bienfait, Cela n'est-il pas une récompense suffisante à notre humble sacrifice? Ah! ces fâcheuses idées nous viennent de ce maudit pays des Francs! (de l'Europe,) Mais, à quoi bon parler de ces choses tristes!... Je dois me rendre à la Municipalité pour assister au conseil¹. Lorsque je rentrerai, Fédo sera gentilleusement habillée, n'est-ce pas?

M. Omer partit, et la jeune femme emmena Fédo dans sa chambre où elle lui prépara un bain. Elle savonna et lava la fillette, puis, avec des effets appartenant à Béhié, elle l'habilla de pied en cap.

M. Omer fut de retour juste au moment où Fédo, métamorphosée, sortait de la chambre; dans un élan de reconnaissance spontané elle courut à lui et lui baisa la main, Muhammed et Béhié qui avaient vu venir leur grandpère vinrent à lui en criant: « Que nous as-tu apporté, papa, dis? — M. Omer sortit de ses poches trois oranges et en donna une à chaque

enfant, puis s'adressant à la jeune mère : « Le dîner est servi, je crois? Allons à table, tous! — Fédo aussi, demanda-t-elle? — Mais certainement! A cet ordre, tout le monde entra dans la salle à manger. Un instant après, M^{me} Omer vint aussi, mais, en apercevant Fédo, elle se tourna vers son mari en lui disant: « Ecoute, tout a une limite et la vertu démocratique aussi... Ta vie est le rendez-vous de toutes sortes d'originalités. (Puis, plus bas) : Tu as marié notre fils dans sa quinzième année à une enfant de son âge; n'était-ce pas une bizarrerie? Qu'as-tu fait de mon cher et unique enfant? Pourquoi ne veut-il pas vivre ici? Pourquoi s'est-il exilé et est-il devenu mélancolique? Etre à la fois enfant et père! Quel triste sort!... Et puis, avais-tu demandé son avis? Avait-il causé à la jeune fille? L'avait-il connue superficiellement? Je te le répète : Tu es un peu anormal. »

— Bon! bon! dit M. Omer doucement, nous en parlerons après le dîner; puis à haute voix : Bon appétit! Servez-vous mes enfants!

La petite mendicante mangeait en tremblant, et une gêne était répandue sur son visage où perlaient des fines gouttes de sueur.

Tout-à-coup, Muhammed demanda : — Grand'père! Fédo jouera-t-elle avec nous?

— Certainement, mais elle étudiera aussi en votre compagnie.

— Oh! nous jouerons! nous jouerons! cria Muhammed! Se tournant vers Fédo : j'ai un petit âne! mais, sa mère est morte.

— Oui, Monsieur,... la mienne aussi, m'a-t-on dit.

A cette réponse saugrenue, un éclat de rire mêlé de compassion partit de toutes les bouches et desserra même pour un instant les lèvres de M^{me} Omer.

— J'ai une jolie poupée, dit à son tour Béhié.

— Oui, Mademoiselle, répondit la petite Fédo.

— Enfants, ne bavardez pas tant et mangez, leur dit la grand'mère.

* * *

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis que Fédo était chez M. Omer; elle étudiait avec Muhammed et Béhié et ils allaient ensemble en classe; elle était seulement chargée de porter les sacs d'école de ses petits maîtres. Elle se sentait très heureuse car elle apprenait à lire et à écrire avec une grande joie.

¹ M. Omer était membre du Conseil municipal en sa qualité de notable et officier en retraite.

Un jour, la pauvre petite rentra de l'école avec une toux violente et le médecin de la maison constata une grave coqueluche et en déclara la contagion rapide pour les enfants. La grand'mère qui tremblait toujours pour ses chers petits était, toute effarée; elle dit à son mari: — Il faut renvoyer de suite Fédó, car nos enfants sont en danger!

— Mais non! mais non! nous pouvons l'isoler dans une chambre jusqu'à sa parfaite guérison. Et puis... la renvoyer! Où?... N'as-tu donc pas de cœur?

— Oui, j'ai un cœur, mais j'ai aussi une vie et le docteur a dit que la coqueluche n'atteint pas seulement les enfants, mais aussi les adultes.

— Il faut se résigner un peu, lui dit M. Omer.

— Un peu, mais pas beaucoup; j'ai de mauvais pressentiments, je fais des rêves farouches; je vois de sinistres augures. Renvoyez cette fille où elle se trouvait avant de venir ici!

— Tu es précisément le contraire de ton fils, répliqua le grand-père; Lui ne croit ni en Dieu, ni en diable; il se casse la tête pour améliorer le sort du genre humain sans distinction de race ni de culte. Il se désole, il se révolte pour un paria de l'Inde ou de l'Australie qui meurt de faim en proie à une injustice quelconque. Il court après un beau rêve, hélas! rien qu'un beau rêve, peut-être à jamais irréalisable. Il s'exile et refuse le bien-être et la faveur qu'on lui offre. Il est superbement fou. Et toi tu te laisseras ronger par l'indigne amour de soi-même et tu es plongées dans les superstitions les plus puériles. Je hais tout extrême et tout excès. Qu'entends-tu donc par ces pressentiments, ces rêves, ces augures?

— Tu veux le savoir? Ecoute, dit M^{me} Omer d'un ton mystérieux; hier soir, j'ai vu trois étoiles s'évanouir l'une après l'autre, c'est un mauvais signe. Tu sais que quelqu'un de grand ou d'aimé meurt lorsqu'un astre choit.

— Ce n'est rien! répondit son mari, c'est un phénomène physique qui n'a aucun rapport avec la vie des hommes. Nos ancêtres étaient plus sages que nous, ils comparaient seulement les grands hommes aux étoiles brillantes, voilà tout! Que veux-tu dire encore?

— M^{me} Omer ajouta: J'ai fait un songe; je me trouvais dans un jardin lorsqu'un orage éclata brusquement; les arbres se déracinèrent, et je fus tout à coup jetée sur un terrain sauvage où je voyais dans

de profonds ravins des reptiles hideux se glisser et ramper parmi des ossements humains. Je sentais la faim et la soif me dévorer. Soudainement, par je ne sais quel miracle, je vis près de moi une pauvre femme en guenilles qui paraissait être dans sa vingtième année. Elle s'approcha et m'offrit une grappe de raisins exquis et du lait savoureux. Mais mes mains déjà paralysées par la mort ne pouvaient les saisir... Au milieu de ces horreurs, je me réveillai en sursaut? Ah! j'en frémis encore!

— Tout cela, ma chère, provient de ta mauvaise digestion. Je ne me sens pas capable de renvoyer cette pauvre fillette dont l'unique faute est d'être atteinte de la coqueluche.

— C'est bien! dit M^{me} Omer d'un ton bref. Va à ton bureau! » Sans trop de brusquerie, j'arrangerai cette affaire!

M. Omer, après avoir dit au revoir à sa femme, sortit.

Alors, la grand'mère appela Fédó et lui dit: — Ecoute mon enfant. Tu n'as pas de chance, car il faut que tu partes d'ici et que tu ailles demeurer ailleurs jusqu'à ta complète guérison. Tu garderas tout ce qu'on t'a donné et je te donnerai quelques piastres.

— Fédó sentit ses yeux se remplir de larmes et, le cœur bien gros répondit: Oui, Madame!

Puis M^{me} Omer fit venir sa belle-fille pour lui faire part de sa décision, mais elle eut soin de le faire en ces termes: — Eais le paquet de Fédó, elle ira pour quelques semaines où elle était auparavant.

— Ma mère, je vous en prie! laissez rester la pauvre enfant; elle n'a personne au monde que nous; elle ne saurait où aller! implora la jeune dame.

— Elle a Dieu!... c'est assez! dit sèchement l'aïeule.

— Mais, ayez pitié, mère! Dieu n'est pas garde-malade, et ce Dieu n'inspire-t-il pas à votre cœur un peu de tendresse pour cette orpheline?

— Va, ma fille! conduis-là! Tu es stupide! Et à tes propres enfants, tu n'y pense donc pas!

Devant cette colère, la jeune femme céda, et, très émue, se retira avec Fédó.

— Il faut se résigner, dit-elle à la petite-fille. Je te donnerai toutes tes robes et ton linge et voilà vingt-cinq piastres.

En pleurant, l'enfant dit: — Merci! qutchuq Ha

nime (ma jeune dame), je ne prendrai rien. Toutefois, rendez-moi mes guenilles; au moins je pourrai de nouveau avoir recours à la charité.

La jeune mère insista vainement pour lui faire accepter les autres effets; Fédô ôta la robe qu'elle portait et remit ses hardes en sanglotant; puis, après avoir baisé les mains des dames, elle quitta la maison. Cela avait eu lieu pendant l'après-midi. Le soir, quand M. Omer fut de retour et que les enfants revinrent de l'école, un silence inaccoutumé et agonisant pesa sur eux; car, Fédô manquait. Personne ne savait ce qu'elle était devenue, et personne n'osait y penser.

* * *

En quittant la maison de M. Omer, Fédô ne savait où diriger ses pas. Elle erra dans la campagne jusqu'au soir et dormit à la belle étoile. Le lendemain, elle reprit sa marche vagabonde. Peu à peu, elle sentit la faim la tourmenter et ses moyens ne lui permettant pas de l'apaiser, elle se dit que, comme autrefois, elle devait mendier.

Tout à coup, elle vit passer la « Centenaire », Escho Badji (la sœur Escho) qui était partout bien reçue. Celle-ci avait toujours montré une grande sympathie pour Fédô lors de ses visites chez M. Omer.

L'enfant courut à elle et lui baisa la main. La vieille femme ne la reconnut pas d'abord sous ce misérable costume : — Oh ! tiens ! Que vois-je, s'écria-t-elle soudain, c'est Fédô ! Mais, dis-moi, qu'es-tu devenue ?

A cette demande, Fédô poussa un profond soupir, puis, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle raconta sa touchante histoire.

Très émue, Escho Badji lui dit : — Mon enfant, je suis seule, viens chez moi ! Désormais tu es ma fille ! « Allah construit le nid de l'oiseau tombé loin de sa patrie ¹. » Je suis pauvre, mais qu'importe ! Nous aurons de quoi vivre grâce à de charitables seigneurs qui m'aiment et me respectent.

Tristement gaie, Fédô suivit la centenaire et entra avec elle dans sa mesure; celle-ci était nue et délabrée et l'unique pièce qu'elle contenait n'était qu'un vaste tombeau en comparaison de la chambre que l'enfant avait occupée chez M. Omer.

Escho Badji fut heureuse d'avoir auprès d'elle une âme si charmante et si tendre. Elle passait ses soirées dans les familles des grands fonctionnaires de la province. Un soir qu'elle était allée chez la femme du Directeur de la Banque (femme de cœur mais légèrement crédule), elle avait amené Fédô qui était rétablie de la coqueluche. En apercevant l'enfant la femme du Directeur s'écria : — Comment, Fédô ici ? N'es-tu donc plus chez M. Omer ?

— Non, Madame.

— Pourquoi, chère enfant ?

— Je ne sais pas, balbutia Fédô.

— Mais, pourtant, ils t'aimaient tous. Qu'est-il donc arrivé ?

— Tu as peut-être été méchante ?

— Madame, je n'ai commis aucune faute, si ce n'est celle d'être malade et de tousser beaucoup.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je veux dire que j'avais la toux et que c'est à cause de cela qu'on m'a renvoyée.

— Ma foi ! c'est un peu fort ! répliqua la dame.

Après un moment de réflexion, elle dit à Escho Badji : — Tu sais, Badji, que le Bon Dieu ne nous a pas donné d'enfant. Si tu voulais nous donner cette petite, mon mari et moi ne t'en serions que très obligés. Je l'élèverai comme si elle était de mon sang. Dis, le veux-tu ?

— La volonté est à vous, Madame, Fédô et moi, nous n'avons qu'à vous obéir. Puis, s'adressant à l'enfant : Que dis-tu de cela, petite ?

— C'est à vous d'ordonner, dit la fillette avec douceur, et quoi que vous me proposiez, je n'ai qu'à me soumettre.

— Oh ! c'est gentil ! s'écria la dame ; à partir de demain tu es à moi.

— Mais, dit l'enfant que sa triste expérience avait rendue craintive, si je deviens malade, Madame, resterai-je quand même près de vous ?

— Certainement, ma pauvre petite !

Le soir même, la dame parla de son projet à son mari qui l'accepta d'emblée.

Dès le lendemain Fédô entra dans la maison du directeur. On lui fit donner une instruction soignée. Elle étudia la musique où elle fit de rapides progrès; elle avait une prédilection inexplicable pour les pièces de Beethoven et de Weber qu'elle jouait avec une profondeur de sentiment surprenante. Un Ar

¹ Proverbe turc.

ménien d'un certain âge, M. Bogos, lui donnait des leçons de français. Ce digne professeur avait passé plusieurs années à Paris où il avait connu personnellement Victor Hugo. Il avait gardé pour le maître des poètes français, un pieux souvenir et une admiration sans bornes. Il inculqua cet amour à Fédo, laquelle douée d'une grande intelligence, fut bientôt à même de pouvoir lire et comprendre *Les Misérables*. Elle les lut en six jours, non sans avoir souvent pleuré sur les pages contenant des passages relatifs à Cosette, car elle entrevoyait dans la vie de la pauvre orpheline l'image de la sienne.

* * *

Il y avait quinze ans déjà depuis que Fédo avait quitté la maison de M. Omer. Le directeur de la Banque était mort et sa femme s'était remariée avec un major du nom de Békirk-Effendi, qui était malheureusement un ivrogne fieffé.

M^{me} Békirk souffrait beaucoup du vice de son mari, et, cela d'autant plus qu'elle entrevoyait les mauvais regards qu'il lançait à Fédo, laquelle se trouvait dans la plénitude de sa beauté. L'intelligence de l'orpheline, ses talents, ses manières irréprochables, doubleraient le charme mêlé d'admiration que subissaient tous ceux qui la voyaient. Dans la société distinguée, chacun parlait de ses hautes et nobles qualités. Depuis longtemps déjà on ne l'appelait plus Fédo, mais, Mademoiselle Fatimé.

Un jour, Békirk, rentra dans un état complet d'ivresse. Sa femme étant sortie pour visiter sa sœur malade, Fatimé était seule à la maison avec la cuisinière.

Békirk, après une courte causerie, aussi stupide qu'indécente, s'approcha de la jeune fille et voulut l'embrasser; mais, elle, dans son furieux étonnement, le jeta contre la porte avec une telle violence, qu'il tomba et se cassa les deux incisives. Fatimé, effrayée, cria au secours en sanglotant. La police fut avisée par les nombreux curieux qui étaient accourus et la justice intervint.

Le procès que Békirk fit à Fatimé fut de courte durée. Le procureur général interrogea la jeune fille en ces termes :

— Mademoiselle, le major Békirk-Effendi vous accuse d'être la cause de la difformité qu'occasionne la perte de ses dents !

Fatimé, en pleurant répondit :

— Monsieur le Procureur, vous êtes envoyé ici par le Sultan, vous le représentez en matière de justice et de droit public; le Sultan à son tour représente notre Seigneur Muhammed et ce dernier est envoyé d'Allah. Pour l'amour d'Allah et de son prophète pour celui de leurs représentants sur la terre, daignez m'écouter.

Là, Fatimé s'arrêta, les sanglots l'étouffaient.

Le Procureur très ému, lui dit :

— Ne pleurez pas ! Parlez je vous écoute, car, j'espère que vous ne direz que la vérité.

— Eh bien ! dit la jeune fille qui avait retrouvé son calme, vous dites que je suis la cause de sa difformité. En réalité, je ne la suis pas. La vraie cause, c'est la difformité de son âme. Ce n'est pas contre moi qu'il doit porter plainte, mais contre les constructeurs de sa morale. J'ai toujours considéré le Major comme un père, car il est l'époux de ma mère adoptive que j'aime de tout mon cœur. Il dirige huit cents soldats de notre glorieux Padischah (le Sultan) en sa qualité de Commandant d'un bataillon, et il se pique d'être leur père... Eh bien ! ce bon père voulait casser mon honneur, ma seule fortune, et, il a voulu le faire ! Moi, je lui ai cassé deux dents, et, je n'ai pas voulu le faire ! Dites, aurais-je dû me laisser traiter comme une...

— Assez, assez, Mademoiselle ! dit le Procureur en l'interrompant. Vous pouvez compter que justice vous sera faite. Allez chez vous ! Vous avez besoin de repos !

Les membres du Conseil de la première Instance, l'acquittèrent à l'unanimité et le major Békirk fut condamné pour attentat à la pudeur.

Le procureur général, qui était veuf, et qui n'avait pas encore atteint la quarantaine, s'éprit de M^{lle} Fatimé. Il l'aimait non seulement pour sa beauté, mais pour son grand cœur et son intelligence qui faisait d'elle une femme supérieure et idéale. Bientôt, il demanda la jeune fille en mariage; Celle-ci eut bien des hésitations, mais après quelques entrevues où elle était toujours accompagnée de sa mère adoptive, accepta l'offre du procureur.

Alors, commença pour elle la vie la plus heureuse qu'on puisse imaginer. Après deux ans, elle était mère de deux charmants bébés, un garçon et une fille.

A cette époque-là, le premier protecteur de Fatimé, M. Omer, était mort ainsi que sa belle-fille qui l'avait précédé dans la tombe, deux ans auparavant. Son fils s'était perdu au cours de son odyssée en Occident et son petit-fils, Muhammed faisait ses études au Lycée Impérial de Constantinople. Quand à Béhié, qui fit un mariage précoce, elle fut à jamais rayée de sa famille.

Ainsi, M^{me} Omer restait seule. La pauvre grand-mère, toute courbée de vieillesse, se sentait bien délaissée dans cette maison où elle avait été habituée à vivre au sein de sa famille nombreuse et prospère.

Par hasard, Fatimé entendit parler de ses événements. Elle se fit renseigner sur la situation actuelle de M^{me} Omer et elle apprit que la vieille dame était très malade, relativement pauvre et dans la plus triste solitude.

Se souvenant des bienfaits qu'elle avait reçus dans cette maison, et n'ayant même plus une pensée pour la façon dont elle l'avait quittée, la femme du procureur appela un jour une de ses servantes, et lui ayant donné un foulard contenant 50 livres turques, lui ordonna de la suivre. Toutes deux prirent une voiture, et arrivées chez M^{me} Omer Fatimé monta l'escalier du premier étage suivie de sa servante. Doucement, elle entra dans la chambre de la malade, et s'approchant d'elle, elle lui dit :

— Madame, je vous baise la main avec respect et reconnaissance. On m'a dit que vous étiez seule et malade, je mets à votre disposition ma servante que voici, elle restera auprès de vous. Vous me reconnaissez, n'est-ce pas, Madame ?

Non, Madame ! Je me meurs ! je me reconnais à peine moi-même.

— Il y a déjà plus de dix-sept ans que feu Monsieur votre mari avait recueilli, par bonté, une pauvre jeune fille du nom de Fédô. Etant atteinte de la coqueluche, vous aviez été obligée de la renvoyer. Vous en souvenez-vous ? Cette enfant, Madame, c'était moi !.

— Vous ? s'écria la malade étonnée. Oh oui ! je me souviens. Pardonnez-moi ! Madame ! Pardonnez-moi ! Ma vie s'épuise, elle est bientôt éteinte !

D'une voix douce, Fatimé répondit :

— Je n'ai rien à vous pardonner, Madame ! Au contraire, je vous dois beaucoup de reconnaissance.

Je vous en prie, acceptez cette petite somme ; et elle déposa les cinquantes livres sur le lit.

La malade dans un souffle répondit : — Merci ! *Vengeance dorée !* — puis sa voix s'arrêta et, dix minutes après le départ de Fatimé, elle rendit son dernier soupir.

A. D.

Coin du poète

DU 25 MAI

Vit-elle encor la fleur suave de l'amour
Dont j'ai paré ton front adorable de vierge ?
Depuis lors, moi je saigne et mon cœur vole autour
De ton amour ainsi qu'autour d'une flamberge.

Vit-il encor mon nom souriant sur ta lèvre ?
Ressens-tu palpiter ton cœur d'ange pour moi ?
Ta pudeur semble-t-elle une rose de fièvre ?
Aimes-tu respirer mes verveines d'émoi ?

Prions l'immensité, ma sœur, prions en larmes ;
Que ma plaintive voix, se perde en l'Infini,
Sans blasphémer l'amour sans fiel et sans alarmes.

Je porte sur mes yeux ton souvenir béni ;
Comme un soleil fervent et fugace tu plonges
Au travers de mes nuits dans le cœur de mes songes.

A. D.

Extrait de *Viola Semper florens*.

NOTRE ENQUÊTE

Dès aujourd'hui nous ouvrons une enquête sur les causes principales de la décadence du monde musulman et sur les remèdes y applicables.

Voici notre questionnaire :

1° *Quelles sont, d'après votre opinion, les principales circonstances auxquelles tient la décadence du monde musulman.*

2° *Quels sont les moyens que vous croyez efficaces pour remédier à ce mal ?*

Nous prions nos lecteurs et nos amis de nous faire parvenir leur réponse, au plus tard, jusqu'à la fin du mois de novembre. Ces études seront rangées et publiées en volume après être insérées dans l'*Idjtihad* au fur et à mesure qu'elle nous parviendront.

Il va sans dire que ces études pourront être faites en toutes langues vivantes.

Adresser lettres et manuscrit au

Directeur d'IDJTIHAD

Roseraie, 2, GENÈVE.